

2° une maladie organique du cœur; 3° un simple désordre de l'estomac; 4° la faiblesse et l'arrêt prochain de l'action du cœur.

Supposons maintenant que la disposition tabulaire des symptômes et des maladies est complète sur ce point; supposons encore qu'un autre symptôme, dans le cas que nous examinons, se rapporte à une autre liste qui ne s'accorde avec la première que pour une seule maladie, un simple désordre de l'estomac, le diagnostic est complet, grâce à ces deux renseignements.

En raison du grand nombre de maladies qui se rattachent à des symptômes particuliers, en raison du caractère ambigu des maladies réelles où manque quelqu'un des symptômes ordinaires, en raison enfin de la terminologie imparfaite des symptômes, le meilleur système de classification qu'on puisse imaginer sera toujours insuffisant. Cela ne l'empêchera pas d'être un précieux secours pour l'étudiant et même pour le praticien déjà expérimenté. Il rend d'ailleurs plus nécessaire l'étude des ouvrages de médecine et de pathologie qui sont, en définitive, la suprême autorité.

LIVRE VI

DES SOPHISMES

LIVRE VI

DES SOPHISMES

CHAPITRE PREMIER

CLASSIFICATION DES SOPHISMES D'APRÈS MILL.

M. Mill propose de distribuer les sophismes en deux grandes classes : les sophismes de *simple inspection*, et les sophismes *d'inférence*. Par sophismes de simple inspection, il entend ceux qui consistent à soutenir un point de fait ou de doctrine par une présomption immédiate, à laquelle on s'abandonne sans pousser plus loin ses recherches : les préjugés naturels sont compris dans cette catégorie. Par sophismes d'inférence, M. Mill désigne les conclusions erronées qui dérivent de principes supposés vrais : cette seconde catégorie se subdivise, selon que l'évidence apparente du sophisme relève de l'induction ou de la déduction. Une division spéciale, sous le titre de sophismes de confusion, renferme les raisonnements où l'erreur résulte non du lien établi entre les prémisses et la conclusion, mais de l'incorrection et de l'irrégularité des prémisses elles-mêmes.

Il y a en tout, d'après M. Mill, cinq classes distinctes de sophismes, ainsi que le montre le tableau suivant :

Sophismes	de simple inspection.	de preuves distinctement conçues.	Sophismes d'induction.	1° Sophismes à priori.
				2° Sophismes d'observation.
Sophismes	d'inférence.	de preuves indistinctement conçues.	Sophismes de déduction.	3° Sophismes de généralisation.
				4° Sophismes de raisonnement.
				5° Sophismes de confusion.

I. — *Sophismes à simple inspection ou sophismes à priori.* — Négligeant la question de savoir quels sont les principes premiers, les données fondamentales du raisonnement (question qui pourrait être suggérée par le nom qu'il donne à cette première catégorie de sophismes), M. Mill cite aussitôt des exemples : et d'abord la tendance secrète qui nous porte à admettre entre les objets de la nature la même liaison qu'entre les pensées que nous formons de ces objets. Si nous pensons deux choses ensemble, nous en concluons que ces deux choses doivent toujours exister ensemble. A l'appui de cette affirmation, M. Mill indique les superstitions populaires, comme « parlez du diable, et il viendra, etc. ». Il cite aussi la philosophie de Descartes qui de simples conceptions de l'esprit infère l'existence d'objets correspondants à ces conceptions : les doctrines que « tout ce qui est inconcevable est faux » et « qu'une cause ne peut agir où elle n'est pas » (principe appliqué par Newton, pour montrer la nécessité d'un intermédiaire à travers lequel s'exercerait la gravitation), que « la matière ne peut pas penser », que « l'espace est infini », que « rien ne peut être fait de rien », que « la nature agit toujours par les voies les plus simples ». Un autre sophisme ou préjugé qui s'allie au précédent, c'est

la tendance à supposer une exacte correspondance entre les lois de l'esprit et les lois du monde extérieur. Ce sophisme peut être exprimé sous cette forme : « Tout ce qui est pensé à part existe à part. » De là dérivent les abstractions personnifiées, comme dans la doctrine du réalisme, et généralement dans les théories mystiques, qu'il s'agisse du mysticisme des Védas, ou du mysticisme de Hégel; dans tous ces cas, le sophisme consiste à attribuer une existence objective à des créations subjectives, sentiments ou idées.

Un autre sophisme du même genre consiste à attribuer à la nature des incapacités correspondantes à celles de notre intelligence : un exemple important de ce sophisme est le célèbre principe de la raison suffisante, employé pour expliquer beaucoup de vérités premières, telles que les lois du mouvement.

« Que les différences dans la nature doivent correspondre aux distinctions du langage », c'est un autre préjugé répandu et dangereux, qui a particulièrement dominé la philosophie grecque. Aristote n'a pas échappé à son empire, et Bacon n'en est pas lui-même exempt, comme le prouvent les efforts qu'il a tentés, avec tant de futilité, pour découvrir une cause commune à toutes les choses qu'exprime un nom commun, comme le chaud, le froid, etc.

En dernier lieu, il faut citer le préjugé qui veut « que la condition d'un phénomène ressemble au phénomène lui-même ». Le semblable produit le semblable. Le mouvement dérive nécessairement de l'impulsion d'un corps en mouvement; nos sensations sont les copies des corps extérieurs. La loi de causalité ne peut s'exercer qu'entre choses homogènes, et par suite il ne peut pas y avoir d'action réciproque de l'esprit et du corps. La divinité doit avoir toutes les perfections que la nature nous découvre.

II. — *Sophismes d'observation.* — Il ne s'agit pas ici de l'observation elle-même, que la logique rigoureusement entendue n'embrasse pas dans son domaine, mais des omissions ou des erreurs que l'on commet en recueillant des faits que l'on veut généraliser. Ces sophismes peuvent être de

non-observation, ou de mauvaise observation : les uns omettent des cas essentiels, les autres dénaturent et défigurent ce qui a été observé. La non-observation explique le crédit accordé aux diseurs de bonne aventure, aux charlatans, et à une multitude de maximes fausses : les cas favorables ont été notés, les autres oubliés. Dans cette famille de sophismes, la cause de l'erreur est un vif désir de trouver vraie la maxime mise en avant. D'un autre côté, la non-observation peut dériver de l'oubli, non pas de quelque cas, mais de *circonstances essentielles* : comme, par exemple, cette opinion que les grandes dépenses favorisent l'industrie. On oublie alors que les économies seraient un capital précieux pour favoriser le travail.

Aux sophismes de mauvaise observation se rattachent les illusions graves qui accompagnent l'acte même de l'observation, comme, par exemple, la confusion d'une perception avec une inférence rapide, ou la liaison d'inférences et de faits. Ce sont là les défauts ordinaires des narrateurs ou des témoins qui manquent de culture intellectuelle.

III. — *Sophismes de généralisation*. — Ce sont les erreurs commises dans l'application des procédés inductifs. Les principaux exemples cités sont les suivants : toutes les inférences que nous étendons à des parties éloignées de l'univers, où l'observation et la vérification sont impossibles; toutes les propositions universelles négatives, et qui affirment l'impossibilité (alors qu'il n'y a pas, d'ailleurs, contradiction dans les termes); les théories qui promettent de réduire toutes choses à un seul élément, par exemple, l'essai de réduire les états de conscience à des états nerveux : la confusion des lois empiriques établies *per enumerationem simplicem* avec de véritables lois de causalité, confusion qui est fréquente dans les théories sociales; la forme vulgaire du même sophisme, communément désignée par les mots *post hoc ergo propter hoc*; enfin la catégorie si abondante des sophismes par fausse analogie. A cette même famille de sophismes il faut rapporter les mauvaises classifications, la confusion sous un même mot de choses qui n'ont

pas de rapports ou qui en ont peu : erreur dont les Grecs nous ont donné des exemples, par l'emploi de termes tels que le mouvement, la génération, la corruption.

IV. *Sophismes de raisonnement*. — Ici sont compris toutes les erreurs commises par violation des lois du syllogisme. M. Mill désigne spécialement comme faisant partie de cette catégorie les sophismes liés à la conversion ou à l'équivalence des propositions. Il remarque que la simple conversion d'une proposition affirmative universelle, et la conversion vicieuse d'une proposition hypothétique, doivent être comptées parmi les sources d'erreurs les plus communes. A cette dernière classe appartiennent les erreurs qui consistent à maintenir une doctrine, parce que les conséquences qui en dérivent sont vraies. L'erreur relative à l'opposition des propositions provient de ce qu'on ne distingue pas le *contraire* du *contradictoire*. Le syllogisme vicieux, par le fait d'un moyen terme pris deux fois particulièrement, ou, par suite d'une généralisation illicite des deux extrêmes, nous fournit les exemples les plus connus de cette sorte de sophismes. Il faut y joindre les sophismes qui consistent dans le *changement des prémisses* : c'est un défaut très-fréquent dans les argumentations des orateurs qui manquent de précision (dans l'école, à *dicto secundum quid ad dictum simpliciter*). M. Mill en donne pour exemple l'opinion répandue que tout ce qui rapporte de l'argent enrichit. Enfin, rangeons encore dans cette catégorie de sophismes les erreurs qui résultent de la fausse application des principes généraux, lorsqu'on admet qu'une proposition, vraie au point de vue abstrait, est vraie absolument et dans toutes les circonstances.

V. *Sophismes de confusion*. — En tête de ces sophismes se trouvent ceux qui résultent de l'*ambiguïté des termes*. Comme il n'y a pas de limite à ce genre de confusion, le logicien ne peut que choisir un petit nombre d'exemples pris au hasard : ceux qu'a choisis M. Mill sont : « la rareté de l'argent », « l'influence de la propriété », la « théorie », « l'église », le « *laudabile* » dans l'argument stoïcien que

Cicéron expose dans le *De Finibus*, le « moi » de Descartes dans sa preuve de l'existence de Dieu, la « nécessité », le « même », la « force », « l'infini », le « droit ». M. Mill y ajoute des exemples empruntés au sophisme de division et de composition, qui, d'après lui, fait partie de la même catégorie.

La seconde espèce de sophismes de confusion est la *Petitio principii*, ou le cercle vicieux. Les exemples en sont nombreux. Bentham a donné à certains mots le nom « d'expressions qui supposent la question » (*question-begging appellatives*), parce qu'ils supposent la question résolue au lieu de la résoudre : tel est le mot innovation. Platon, dans le *Sophiste*, pour prouver qu'il peut y avoir des choses immatérielles, se fonde sur ce que la justice et la sagesse sont immatérielles et qu'elles doivent être quelque chose : il suppose donc la question résolue, puisqu'il admet que la justice et la sagesse sont des choses qui existent à part et en elles-mêmes. Un exemple remarquable de ce sophisme est la théorie politique de Hobbes et de Rousseau, connue sous le nom de *Contrat social*. Ces penseurs supposent que nous sommes liés par une promesse qu'auraient faite nos ancêtres avant que la société existât; mais justement il ne pouvait y avoir de promesse obligatoire avant que la société existât.

La troisième espèce des sophismes de confusion est l'*Ignoratio elenchî*. Nous en trouvons des exemples dans la plupart des réponses qui ont été faites au système de la population de Malthus. Un exemple encore plus frappant, c'est l'argument ordinaire invoqué contre la doctrine de Berkeley, sur la non-existence de la matière : le fait de donner un coup de pied à une pierre, que Johnson invoque dans son argumentation, n'est pas le point sur lequel porte la négation de la théorie idéaliste.

CHAPITRE II.

DE LA PLACE QU'IL CONVIENT DE DONNER A L'ÉTUDE DES SOPHISMES.

Au premier abord, il semble que consacrer un chapitre spécial à l'exposition des erreurs commises contre les lois du raisonnement et de l'évidence, ce soit procéder irrégulièrement. Nous ne pouvons, semble-t-il, séparer une loi des infractions faites à cette loi : l'un implique l'autre. Lorsqu'on expose les règles d'un bon raisonnement, ne convient-il pas de faire connaître en même temps le mauvais raisonnement qui y correspond ? Si par exemple on a posé la règle qui exige que le moyen terme soit pris au moins une fois universellement, on ne saurait comprendre cette règle sans concevoir à la fois les cas où elle est observée et ceux où elle est violée. Si, pour satisfaire à la méthode de différence, il est nécessaire que les cas comparés coïncident dans toutes les circonstances sauf une, nous savons par là même que la méthode est en défaut si deux cas ne coïncident pas de cette façon. Si une bonne classification suppose l'identité sur un ou plusieurs points importants, il en résulte immédiatement qu'on fait une mauvaise classification ou un sophisme de classification, lorsqu'on groupe sous un même nom différents objets qui n'ont entre eux aucun caractère commun important.

Tout le monde proclamerait l'absurdité d'une grammaire où seraient réservés pour un chapitre final tous les exemples des fautes grammaticales. Et tel est cependant le plan

adopté par les logiciens. Il est vrai que le grammairien a soin quelquefois de mettre à part une collection de fautes en vue d'exercer les élèves ; mais ce n'est là qu'un chapitre complémentaire qui s'ajoute à l'exposition des règles les plus fréquemment violées. Et le logicien ne peut expliquer de la même manière son chapitre spécial sur les sophismes.

Sans vouloir entièrement justifier les ouvrages de logique pour l'inconséquence qu'il y a à distribuer en deux chapitres distincts l'exposition des règles du raisonnement et des erreurs commises à l'encontre de ces règles, on peut trouver quelques raisons qui militent en faveur de l'usage accrédité. La raison principale, c'est précisément le caractère incomplet que, depuis Aristote jusqu'à nos jours, affecte l'exposition des préceptes logiques. Les raisonnements ramenés à des règles se sont toujours réduits aux raisonnements déductifs ou syllogistiques ; par suite, lorsqu'il s'agissait de choisir des exemples pour expliquer ces règles, on ne pouvait songer à prendre d'autres erreurs que celles qui étaient des infractions aux règles du syllogisme. D'un autre côté, les Grecs avaient poussé trop loin la connaissance humaine pour ne pas s'apercevoir que bien des erreurs circulaient dans le monde qui ne pouvaient être confondues avec des syllogismes irréguliers. Les logiciens étaient donc condamnés à choisir l'une ou l'autre de ces alternatives, ou bien de ne faire aucune allusion à quelques-unes des erreurs les plus graves de l'esprit humain, ou de consacrer un chapitre à part à l'énumération de ces erreurs. Aristote a choisi la seconde alternative ; il a préféré être inconséquent qu'incomplet. Son traité sur les sophismes comprend les erreurs contre le syllogisme, par exemple, le syllogisme où le moyen terme est pris deux fois particulièrement, le syllogisme où les prémisses sont moins généralement que la conclusion ; mais ces faux raisonnements ne constituent qu'une faible partie de la masse totale des sophismes, et pour tous ces sophismes Aristote n'a pas formulé de théorie. Il n'y a pas chez Aristote de logique inductive (on ne trouve du moins dans ses ouvrages que des

traces fort légères qui même ont été effacées par ses successeurs). Il lui était donc difficile de trouver la place qui convient pour exposer les règles que violent les sophismes inductifs, comme *post hoc, ergo propter hoc*. De même n'ayant pas discuté les questions de la classification et de la définition, il ne pouvait parler des erreurs qui dérivent de l'emploi des termes généraux et qui violent les règles relatives à la classification des choses et à la définition des termes.

L'exemple de M. Mill nous prouve néanmoins qu'une logique même complète ne dispense pas d'un livre à part spécialement consacré aux sophismes. Ce qui explique en partie, mais seulement en partie, que M. Mill ait suivi cet ordre de composition, c'est qu'il a respecté l'usage établi par tous les logiciens formels, bien qu'il ait profité de l'ampleur de ses propres vues logiques pour disposer dans des formes nouvelles les exemples anciens et pour en introduire de nouveaux. Il aurait pu cependant, sans difficulté et même avec la plus rigoureuse convenance, faire entrer dans le corps de l'ouvrage les sophismes de la seconde, de la troisième et de la quatrième classe (observation, généralisation, raisonnement). En effet l'étude des opérations inductives et déductives appelle inévitablement l'examen des raisonnements irréguliers où ces opérations ne sont pas absolument réalisées, et ces raisonnements irréguliers ne sont autres que les sophismes compris par M. Mill dans les classes que nous venons de nommer.

Il n'en est pas de même pour les deux autres classes de sophismes que distingue M. Mill, la première et la dernière, c'est-à-dire les sophismes de simple inspection et de confusion. Les chapitres ainsi intitulés contiennent des matières qui ne pouvaient aisément trouver place dans une exposition systématique des méthodes logiques. Prenons par exemple les sophismes de la première classe, les sophismes de simple inspection ou *à priori*. Dans ce chapitre, l'auteur s'étend sur quelques tendances trompeuses de l'esprit, tendances qui sont les causes génératrices de nos erreurs. Or le logicien a le droit de dire que l'affaire de la

logique est de montrer comment on peut remédier aux erreurs et les corriger, et non comment elles résultent des vices de l'organisation humaine. Si le logicien veut néanmoins traiter ce sujet, il ne saurait convenablement l'aborder dans l'examen détaillé qu'il fait de la méthode déductive et inductive ; il a besoin qu'on lui accorde la permission de réserver pour cette étude un coin spécial de son livre. Il serait tout à fait hors de propos de discuter, soit à l'occasion du syllogisme, soit à l'occasion des méthodes expérimentales, les questions relatives aux tendances trompeuses de l'esprit. Si nous sommes d'avis qu'il eût fallu ne pas séparer du corps même de l'ouvrage tous les sophismes de déduction et d'induction, et aussi les erreurs de classification et de définition, nous reconnaissons volontiers que les sophismes à priori, si toutefois le logicien doit en parler, ne peuvent être admis dans la logique qu'à condition d'être étudiés à part. Il peut y avoir quelques doutes sur le droit ou le devoir du logicien à entrer dans cet ordre de recherches, mais il ne saurait y en avoir sur la nécessité de réserver un chapitre distinct et indépendant à l'examen de ces sophismes.

Socrate est le premier philosophe qui ait insisté avec force sur la corruption naturelle de l'esprit humain, et sur la nécessité d'une sévère discipline intellectuelle, discipline que sous forme d'interrogatoire il ne cesse personnellement d'appliquer aux Athéniens de son temps. Mais le thème n'avait pas encore été vigoureusement traité, lorsque Bacon composa le premier livre du *Novum organum*. Malheureusement les successeurs de Bacon, au lieu de prendre à cœur, et d'illustrer par des exemples nouveaux, les essais tentés dans ce célèbre ouvrage pour élucider les inévitables méprises d'un entendement abandonné à lui-même, *intellectus sibi permissus*, et pour classer les *idola*, se contentèrent de les répéter et de les reproduire en vrais perroquets. De sorte que, depuis Bacon, le premier penseur qui ait traité ce sujet d'une façon indépendante, et qui y ait apporté des vues systématiques, c'est M. Mill dans son

chapitre intitulé « Sophismes à priori ». Le sujet est vraiment si important, et en même temps il est si indépendant de l'objet propre de la logique, qu'il pourrait être développé dans des traités spéciaux. C'est comme une homélie ou un sermon, une sorte d'exhortation sur la fragilité de l'esprit humain ; et, bien que le logicien soit la personne la mieux disposée à se révolter contre des conséquences mal déduites, il n'est pas la seule personne qui ait qualité pour les exposer, si du moins les points qu'il s'agit d'élucider sont tels qu'ils ne se ramènent précisément pas à la logique déductive ou inductive.

Le chapitre final de M. Mill « Sophismes de confusion » est encore un chapitre *extra-logique*. Quelque étendue que l'on accorde au domaine des études logiques, cette catégorie de sophismes ne saurait être enfermée. On ne peut, en effet, les présenter ni comme contraires aux préceptes déductifs, ni comme contraires aux règles inductives. En réalité, ils doivent être attribués à une connaissance imparfaite du sujet sur lequel on raisonne, à une culture intellectuelle trop négligée, plutôt qu'à une violation formelle des méthodes du raisonnement. C'est singulièrement sortir du domaine de la logique qu'y rattacher cette classe d'erreurs. Le champ où elles se développent est sans limites ; personne ne saurait prévoir les incohérences, les ambiguïtés, les embarras, les complications où peut s'égarer l'esprit humain. La seule raison qui justifie l'effort tenté pour réduire en système ces diverses erreurs, c'est le retour fréquent d'un petit nombre de formes principales, de sorte qu'on peut jusqu'à un certain point les résumer synthétiquement. Les trois classes d'exemples que cite M. Mill, — l'ambiguïté des termes, la pétition de principe, *l'ignoratio elenchi*, — ont chacune ce caractère qu'elles contiennent des erreurs qui reviennent sans cesse. De plus, dans les éclaircissements qu'exigent ces catégories d'erreurs, on rencontre un grand nombre d'erreurs pratiques ou capitales dont l'exposition vient à propos.

De ces réflexions il résulte que l'ordre le plus plausible

qu'il convient de suivre, à l'égard des sophismes, consiste à confondre avec le corps même de l'ouvrage tous les sophismes qui constituent une violation directe des préceptes logiques, et à traiter dans des chapitres spéciaux des tendances trompeuses de l'esprit humain et des sophismes de confusion. Rien ne s'oppose du reste à ce qu'on recueille une série d'exemples additionnels pour en faire un supplément et un appendice, s'il est bien entendu que ces exemples font suite simplement à ceux qui ont déjà été donnés dans le corps de l'ouvrage.

CHAPITRE III.

DES TENDANCES TROMPEUSES DE L'ESPRIT.

On peut rattacher la liste des tendances trompeuses de l'esprit à l'énumération des sources mêmes de la croyance.

L'état de la croyance est une forme, une manifestation de notre activité. Le degré et la vivacité de la croyance se mesurent à la tendance que nous avons à agir dans le sens indiqué par la chose à laquelle on croit. Ainsi la croyance d'un homme à la salubrité d'un régime se manifeste dans la persistance qu'il montre à le suivre.

Il y a trois sources distinctes de croyances : 1° l'activité inhérente à l'organisme, c'est-à-dire la disposition à agir en vertu de nos énergies spontanées ; 2° l'influence des sentiments, des émotions ou des passions ; 3° les associations intellectuelles ou les habitudes de la pensée. Sauf dans ce dernier cas, il n'y a rien qui garantisse l'exactitude de la croyance, c'est-à-dire l'accord de la chose à laquelle on croit avec la réalité.

I. Activité inhérente à l'organisme.

La vigueur spontanée de l'organisme nous entraîne d'elle-même à agir de façon ou d'autre, à passer d'un état passif à un état actif, et à persévérer dans cette activité tant que les énergies organiques ne sont pas épuisées, tant qu'elles ne rencontrent pas d'obstacles. Il n'y a pas dans ce cas de réflexion préalable sur la direction que l'activité suivra : on ne prévoit pas l'obstacle, tant qu'on ne l'a pas recon-

tré. On est disposé à croire qu'une voie, qui est nouvellement ouverte, le sera toujours ; l'esprit ne pressent jamais à l'avance les difficultés futures. Une confiance aveugle est le premier mouvement de notre esprit. Ce sont les leçons de l'expérience qui nous apprennent seules qu'il y a des limites à notre activité.

Cet état de l'esprit se manifeste dans nos croyances primitives, croyances qui s'étendent à toutes choses, et qui nous forcent à supposer que les événements qui arrivent à tel ou tel moment, à tel ou tel endroit, arriveront toujours et partout. En voici des exemples.

Nous sommes disposés à croire que nous éprouverons toujours les sentiments que nous éprouvons aujourd'hui. Après un certain nombre d'expériences contraires, cette disposition tend à s'affaiblir, mais elle persiste avec force durant notre jeunesse, et il est rare qu'elle disparaisse entièrement, même à l'âge le plus avancé.

Au début de la vie, nous croyons avec la confiance la plus complète que les autres personnes ont les mêmes sentiments que nous. Lorsque notre expérience s'est agrandie, cette tendance primitive décroît, mais il est peu d'esprits chez lesquels elle se mette complètement d'accord avec les faits. Les conséquences de cette disposition se manifestent dans notre incapacité à admettre la différence des caractères, dans notre impuissance même à concevoir des types qui s'écartent considérablement du nôtre. Bien que ce ne soit pas la seule source de l'intolérance, cette disposition concourt pour une large part à former ce vice dominant de l'espèce humaine. Il nous est difficile de ne pas juger les hommes, dans toutes les circonstances possibles, d'après nous-mêmes, et d'après les événements de notre propre vie.

Nous sommes encore disposés à induire de quelques cas, et même d'un seul, une loi universelle qui s'applique à tous les cas. Les plus petits enfants parodient sans cesse dans leurs réflexions les procédés inductifs ; les plus ignorants des hommes sont les plus fougueux généralisateurs. Il nous

suffit d'avoir connu un Français, un Italien, un Russe, pour que nous nous permettions de porter un jugement général sur la nation tout entière. Nous tenons pour certain qu'un remède qui a réussi une fois réussira toujours. Si en visitant une contrée nous y avons trouvé le beau temps, nous nous laissons aller à croire que le beau temps y est éternel. Enfin le mot « toujours » est un mot dont nous abusons sans cesse pour donner carrière à nos tendances généralisatrices.

Nous supposons encore que l'état de choses qui nous est familier est celui qui existe partout. Non-seulement nous n'avons pas de penchant à imaginer où à prévoir des situations naturelles ou sociales, différentes de celles que nous connaissons, mais tout au contraire nous sommes portés à nier qu'elles puissent exister. Le trait du roi de Siam, qui ne voulait pas croire à l'existence de la glace, est la preuve de cette tendance si naturelle à l'homme.

Sans faire des généralisations formelles d'après un seul cas, nous sommes disposés à exagérer les faits que nous connaissons, à étendre le présent à l'avenir. Il est toujours plus naturel de s'avancer même dans les ténèbres que de s'en tenir strictement à ce que nous connaissons par notre expérience personnelle. Nous n'avons aucune disposition à restreindre au système solaire la loi de la gravitation, qui cependant n'est prouvée que dans les limites de ce système : notre désir naturel est de l'appliquer partout, avec ou sans preuve.

Identifier, assimiler, généraliser, c'est là une des grandes fonctions de la science. Il est cependant nécessaire de restreindre souvent sur ce point la trop grande ardeur de l'esprit. Il nous arrive d'assimiler et d'identifier des objets qui ne se ressemblent réellement pas, et d'aboutir ainsi à de fausses analogies, à des comparaisons inexactes. Nous marchons à l'aveugle dans la recherche de l'unité et de la simplicité.

Un des résultats de la tendance primitive qui nous porte à pousser les choses à l'infini, c'est par exemple la confiance

absolue avec laquelle nous affirmons la loi de causalité, sans tenir compte des faits qui ont servi graduellement à l'établir. Nous avons une confiance *subjective* qui n'est pas en proportion des preuves objectives. Nous ne serons jamais en état de trouver, pour établir cette loi, des preuves égales à la confiance avec laquelle nous l'affirmons.

On croit volontiers que la nature humaine a été la même dans tous les temps, non parce qu'on a examiné avec soin les monuments et les vestiges des races antiques, mais parce qu'on ne résiste pas à la tendance qui nous fait conclure de ce que nous voyons à ce que nous ne voyons pas. Cette croyance est due à l'ignorance plutôt qu'à la science.

La plupart des sophismes que M. Mill appelle de simple inspection se rattachent à la tendance que nous examinons. Le principe d'après lequel nous devons faire de nos pensées la mesure des choses, principe qui a été invoqué dans des systèmes célèbres, est la conséquence de notre activité naturelle, de notre tendance à marcher en avant jusqu'à ce que nous ayons rencontré un obstacle, et même en dépit d'un certain nombre d'obstacles. « Que le concevable est nécessairement vrai, et l'inconcevable nécessairement faux », est une expression différente du même principe.

La supposition que l'effet ressemble à la cause, que le semblable produit le semblable, dérive aussi de la disposition irréfléchie qui nous pousse à assimiler, à identifier. Les raisonnements des anciens philosophes nous présentent fréquemment ce sophisme, surtout dans le sujet où il a le plus souvent exercé son influence, à savoir les relations de l'esprit et du corps. Ainsi Aristote conclut que l'intelligence, aussi bien que les sens, doit être matérielle, puisqu'elle a affaire aux choses matérielles, et que le semblable seul peut comprendre le semblable.

II. Influence de la sensibilité.

L'influence pernicieuse de la sensibilité, en matière de vérité, a été plus généralement remarquée que l'influence

précédente. Que les hommes dans tous les âges ont été conduits dans leurs croyances par leurs intérêts, par leurs craintes, leurs antipathies, leurs amours, leurs sentiments religieux, leur idéal poétique, c'est un des faits les plus certains et les moins contestés de la nature humaine. Beaucoup d'*idola* de Bacon sont des préjugés de sentiment; les *idola theatri* se rapportent aux désirs poétiques, artistiques de l'esprit; les *idola tribus* (qui à vrai dire comprennent les précédents) représentent les tendances vicieuses communes à tous les hommes, par opposition aux tendances individuelles (*idola specus*); elles doivent par conséquent comprendre les sentiments. M. Mill donne de l'influence de la sensibilité un moins grand nombre d'exemples que de l'influence de l'activité.

L'action des sentiments porte d'un côté sur la volonté, et d'un autre côté sur l'intelligence. Ce qui nous procure du plaisir détermine la volonté à le poursuivre, et l'activité, de quelque façon qu'elle soit mise en mouvement, entraîne notre croyance avec elle. Nous pensons que les choses que nous aimons sont inoffensives, ou même bienfaisantes; par exemple nos boissons, nos liqueurs favorites, nos amusements de prédilection. Le résultat de l'amour, c'est d'entraîner l'activité dans un sens donné, et par suite de donner à la croyance une force capable de surmonter un certain nombre de preuves contraires.

La réciproque est vraie. Tout ce qui nous ennuie, nous déplaît, nous offense; nous l'évitons; notre volonté lui est hostile, et nous avons beaucoup de peine à croire que cet objet puisse mériter notre recherche et être recommandable à quelque degré.

Les sentiments agissent d'une façon analogue sur l'intelligence. Un sentiment violent, agréable ou désagréable, occupe et absorbe la pensée; il l'écarte pour un temps de tout autre sujet. Si le sentiment est agréable, l'esprit est aussi absorbé que possible, mais la douleur, elle aussi, a le pouvoir de s'emparer de notre attention. Par conséquent, dans les moments de grande émotion, les pensées qui sont

étrangères à l'état sensible où nous nous trouvons n'ont pas chance de se présenter à notre esprit : nous jugeons des objets d'après un seul côté. Une orgie de plaisir nous rend incapable de penser à des faits désagréables : la frayeur nous empêche de voir autre chose que le danger.

L'énumération suivante des sentiments qui pervertissent notre croyance est propre à faire mieux comprendre notre thèse : 1° intérêt personnel ; 2° sympathie ; 3° émotions spéciales. Tel est l'ordre qui convient aussi pour traiter des sentiments au point de vue oratoire. (*Composition et rhétorique anglaise*, p. 201.)

Intérêt personnel. — Sous cette rubrique on comprend nos plaisirs et nos peines en général (à l'exclusion de nos sympathies), qu'ils dérivent des sens, ou des émotions, ou de la poursuite d'un but compliqué, comme la richesse et la puissance. Il est à peine besoin de faire voir que l'intérêt personnel dirige les croyances des hommes. Non-seulement on cherche à tromper les autres, mais on se trompe facilement soi-même quand l'intérêt est en jeu. Nous sommes peu disposés à apercevoir les défauts d'une institution dont le profit est pour nous. Il faut se défier des arguments d'un prêtre grassement rétribué qui plaide pour sa religion, ou des raisonnements d'un homme de loi qui défend les formes lucratives de la procédure. Les erreurs les plus grossières, les pratiques les plus nuisibles trouvent des défenseurs parmi ceux auxquels elles profitent, et dont elles garantissent la position sociale.

Parmi les plaisirs et les peines dont l'ensemble compose le grand agrégat de l'intérêt personnel, nous pouvons signaler quelques sentiments comme particulièrement contraires à la vérité. L'indolence, ou l'aversion pour le travail, qui est la source de tant de fautes morales, est aussi une cause d'erreurs intellectuelles.

La découverte de la vérité exige une espèce de travail que la généralité des hommes redoute et abhorre ; par suite ils adhèrent aux croyances qu'ils saisissent le plus facilement. La généralisation incorrecte du présent au passé, à l'avenir,

à ce qui est loin de nous, généralisation à laquelle nous entraîne l'activité inhérente à notre organisme, est encore encouragée par notre paresse. La tendance excessive à simplifier, à identifier, résulte de ce que nous voulons nous épargner du travail. D'autre part, nous préférons dans d'autres cas nous en tenir à des détails incohérents et compliqués, plutôt que d'entreprendre une généralisation qui simplifierait la question, mais qui exigerait un grand travail.

Une condition d'impartialité nécessaire pour découvrir la vérité, c'est de résister à l'influence qu'exerce sur l'esprit tout ce qui est présent et palpable. Une impression présente est toujours puissante et souveraine. La tendance naturelle qui nous pousse à croire que ce qui a été sera, est encore aggravée par l'impression extraordinaire que produit le fait actuel. La première victoire, remportée dans une campagne, exalte la confiance dans l'avenir de l'armée conquérante.

Les sympathies. — Les tendances sympathiques, qui luttent contre l'intérêt personnel et les erreurs qu'il produit, sont elles-mêmes une autre source d'erreurs. En nous faisant sympathiser avec les sentiments et les vœux des personnes qui nous entourent, elles perpétuent les erreurs qui se sont une fois établies, de telle sorte que le monde a quelquefois besoin, pour faire un pas en avant, de la révolte d'un égoïste déclaré.

La disposition qui nous porte à traiter nos semblables avec le plus de bienveillance possible a entretenu divers jugements erronés. Ainsi on a dit des erreurs qu'elles étaient presque toujours des vérités partielles, des demi-vérités, ce qui peut être vrai de quelques erreurs, mais qui ne l'est certainement pas de toutes, ni même du plus grand nombre. L'erreur s'appuie quelquefois sur une apparence de vérité ; mais nous ne saurions dire pourtant que les doctrines des astronomes antioCoperniciens étaient des demi-vérités, puisque le mouvement du soleil et des étoiles autour de la terre était une erreur totale. Que le despotisme favorise le bonheur et les progrès du genre humain, on ne



saurait dire qu'il y ait là une demi-vérité ; c'est la transformation en règle générale de quelques faits exceptionnels.

Une autre erreur produite par l'excès de la sympathie, s'est de croire que toutes les institutions du passé ont été plus ou moins appropriées aux besoins de l'époque. Ainsi l'esclavage, dit-on, quoique condamné aujourd'hui, a été jadis nécessaire. De même les persécutions contre la pensée ont été le cortège naturel d'une civilisation primitive. La féodalité et la monarchie héréditaire peuvent ne plus être nécessaires aujourd'hui ; mais il y eut un temps où elles l'étaient. C'est avec réserve qu'il faut accepter de pareils éloges du passé. Pour avoir le droit de les maintenir, il faudrait prouver : 1° que les fondateurs des institutions de tous les temps n'ont jamais eu en vue que le bien public ; 2° que l'intelligence et les efforts des hommes ont toujours été à la hauteur de leurs besoins. Comment dire qu'il était nécessaire à la société humaine que les Grecs du temps de Périclès ou de Xénophon fussent vendus comme esclaves quand il leur arrivait d'être faits prisonniers de guerre ? De tels hommes auraient pu être engagés à travailler par le seul mobile du salaire.

Émotions spéciales. — La considération détaillée d'un petit nombre d'émotions spéciales mettra plus clairement en lumière les sources d'erreurs qui dérivent de la sensibilité. Leur action est due à ce que ces émotions sont agréables ou désagréables, sans compter que l'émotion étant par elle-même une excitation, un trouble, peut, à ce point de vue, et en dehors du plaisir ou de la peine, occuper l'esprit et diriger la suite de nos pensées.

Nous pouvons d'abord considérer le tempérament passionné, ou, comme on l'appelle aussi, le *tempérament sanguin*. Ce tempérament dispose l'esprit à considérer le bon côté des choses. Les hommes de ce caractère apprécient avec un excès de complaisance tout ce qu'il y a de bon dans leurs projets, et en général dans les projets des autres. Ils sont optimistes dans le passé et dans le présent. Ils tombent facilement dans l'erreur que nous avons signalée

tout à l'heure, à savoir que tout ce qui est est bien. La sympathie seule, sans le concours du tempérament sanguin, ne nous entraîne pas aussi fortement dans cette illusion. Le tempérament opposé agit dans un sens opposé ; il est la source du découragement, de la mélancolie, des sinistres pressentiments. Les fluctuations du tempérament dans chaque individu ont de même une influence passagère sur les croyances.

Le tempérament passionné se complait dans des réveries délicieuses, d'où l'on exclut tout ce qu'il y a de désagréable dans la réalité. Ainsi des sentimentalistes s'oublieront dans la peinture trompeuse d'un despote bienfaisant, dans la description des biens que produit l'autorité absolue confiée à de bonnes mains, et pendant ce temps de vrais tyrans abuseront de leur pouvoir.

Les émotions de l'étonnement ont été souvent représentées comme des sources d'erreurs. Elles éloignent l'esprit de tous les faits et de toutes les doctrines qui ne renferment pas quelque parcelle de merveilleux. Il est difficile de trouver des observations bien faites sur les facultés mentales des animaux inférieurs, parce qu'on les environne de mystère. La même raison rend suspects les récits des voyageurs dans les pays lointains. Il est malaisé d'observer avec précision même les phénomènes physiques quand ils ont quelque chose de merveilleux, et les affirmations des personnes ignorantes sont rarement dignes de foi. La tendance de l'esprit humain pour l'exagération et l'hyperbole fait qu'une grande partie des discours des hommes ne sont pas véridiques.

L'émotion de la *Crainte*, qui s'ajoute à la simple aversion, affaiblit et embarrasse l'esprit. Elle le dispose à des conceptions lugubres, à des idées noires. Elle prépare les hommes à devenir les esclaves de quiconque les terrifie. Sous la forme de la superstition, la peur a jeté les hommes dans les chaînes d'illusions innombrables, particulièrement pour tout ce qui regarde le surnaturel. Bacon a insisté, avec une

emphasis particulière, sur la superstition considérée comme l'ennemie de la science.

Les sentiments d'*amour*, la tendresse, l'affection, l'amabilité, qui sont distincts de la sympathie proprement dite, bien que sous certains rapports ils se confondent avec elle, sont tous des corrupteurs de l'intelligence, parce qu'ils créent des dispositions favorables à tout ce qui est aimé; de là les jugements pleins de partialité qu'inspire l'amitié, l'impuissance à voir le mal dans sa patrie, dans sa secte, dans son parti. Des sentiments plus complexes encore, tels que l'admiration et le respect, ont une plus grande influence encore pour égarer les jugements. C'est aux sentiments sociaux et bienveillants qu'il faut attribuer la déférence des hommes pour l'autorité, le respect pour les opinions régnautes, la disposition à accepter des compromis. Ces mêmes sentiments nous conduisent à l'admiration exagérée de l'antiquité, qui est le principe sentimental de l'esprit aveugle de conservation.

Les sentiments personnels, vanité, orgueil, suffisance, sentiment de la dignité, troublent nos jugements à proportion de leur vivacité. Le respect que nous professons pour nos opinions, par cela seul qu'elles sont nôtres; les plans, les projets, les théories qui sont de notre propre invention: la valeur que nous attribuons à tout ce qui nous touche de près, voilà autant de causes d'erreur. Notre égoïsme s'étend même à notre famille, à nos amis, à notre parti, à notre pays. A tous ces êtres qui se rattachent à nous par quelque lien, nous sommes disposés à attribuer un degré supérieur de sagesse. Le préjugé national est une des grandes difficultés du progrès politique.

Le sentiment de la *dignité personnelle* tend à dénaturer nos pensées d'une façon remarquable. On défend beaucoup de doctrines régnautes par cet argument qu'elles paraissent contribuer à la dignité de la nature humaine. Une des raisons que l'on fait valoir en faveur de l'immortalité de l'âme ou de l'esprit, consiste à faire remarquer la dignité supérieure de l'essence immatérielle. On suppose de

même que la doctrine de la liberté ennoblit l'espèce humaine par l'indépendance, l'autonomie, le gouvernement personnel qu'elle attribue à la volonté. On objecte à la théorie moderne de l'évolution qu'elle est une offense pour l'orgueil de nos ancêtres.

Nos émotions de *colère*, comme nos émotions de peur, sont des sentiments surajoutés à l'aversion. Le ressentiment, la haine, l'antipathie, l'esprit de parti, sont des formes diverses de l'appétit irascible, et s'opposent tous à la découverte de la vérité. La calomnie, expression de la colère, implique la fausseté.

Nous pouvons convenablement ranger sous le titre de *sentiments esthétiques* certaines émotions, dont la forme principale est le sentiment de la beauté artistique, mais qui enveloppent aussi d'autres émotions, comme la nouveauté, l'admiration, l'amour. Ce sont ces émotions qu'aspirent à produire dans leurs œuvres les poètes et les artistes. Beaucoup de faux systèmes de philosophie, beaucoup d'erreurs de moindre portée, doivent être attribués à notre délicatesse artistique. Ainsi, chez les anciens, les esprits des philosophes étaient dominés par l'idée de la symétrie, de la proportion, de l'ordre, de l'harmonie. Pythagore fut séduit par les mystères du nombre; Platon suivit son exemple, et Aristote ne se déroba pas complètement au charme. Mais la source principale des erreurs qui peuvent être rattachées à la catégorie que nous considérons, c'était la perfection supposée, la dignité, la convenance de certains arrangements naturels qui ont, entre autres caractères, des caractères numériques. La dignité supérieure du feu était un principe de la philosophie pythagoricienne, et, jusque dans la polémique soulevée par les théories de Copernic, on a vu défendre le système nouveau par cette raison qu'il plaçait le feu, le plus noble des éléments, au centre de la terre. Dans le *Phédon*, Socrate, racontant les diverses phases de son histoire intellectuelle, rejette les opinions de Thalès et d'Anaxagore sur la nature de la cause pour cette seule raison que ces philosophes ne reconnaissent pas la *convenance*

comme un pouvoir qui agisse dans le monde. D'après Platon, un esprit seul a assez de dignité pour créer l'univers. Aristote, malgré la sagesse et la froideur de son intelligence, tenait pour la forme circulaire des orbites des planètes, en raison de la perfection de cette forme. De même, les planètes ne pouvaient être que six, parce que six est un nombre parfait.

L'idée d'un plan uniforme auquel la nature serait asservie, a été de tout temps en vogue. Lamarck prétend, par exemple, qu'un polype ne saurait avoir de sensibilité, parce que cela serait contraire au plan que la nature est obligée de suivre dans toutes ses œuvres.

L'unité fictive du principe des choses, qui égara les premiers philosophes grecs, dérivait en partie d'assimilations superficielles, en partie du besoin des émotions artistiques. Les philosophes allemands soutiennent encore l'unité absolue de l'esprit. Herbart et d'autres avec lui, plutôt que d'accorder la distinction radicale de la sensibilité, de la volonté, et de l'intelligence, prétendent que l'intelligence ou la connaissance est le fondement des deux autres facultés.

C'est l'inspiration artistique qui a suggéré des exagérations comme celle-ci : « *Fiat justitia, ruat cælum.* » « La vérité est grande et l'emporte sur tout. » De même ce ne peut être que dans un moment d'enthousiasme irréflecti qu'on s'est écrié : « La force, c'est le droit. » Le sophisme qui fait de la beauté artistique le signe de la vérité est formellement maintenu par Wordsworth, dans son *Essai sur les Épitaphes*; il est presque inévitable en poésie.

Par des exemples choisis de façon à confirmer un sentiment aimable, on a voulu souvent établir que les grands hommes tenaient surtout leurs facultés de leurs mères.

L'influence des qualités esthétiques, — la beauté, le sublime, l'harmonie, la convenance, — agit sans cesse de façon à faire dévier l'entendement. L'architecture, la musique, la couleur, que la religion appelle à son aide, disposent le croyant à ne pas contester la vérité des dogmes. L'art de l'orateur consiste en partie à chatouiller les sens, à charmer

l'auditeur par l'agrément du style. C'est pour cela que l'histoire, la critique, la morale, la psychologie, sciences où l'on exige plus ou moins les qualités de l'élégance littéraire, sont exposées à s'égarer souvent. Parmi les procédés de la rhétorique, il n'y en a qu'un petit nombre qui favorisent la vérité : la plupart lui sont hostiles.

On a cru dans presque tous les temps et presque tous les pays, qu'il fallait, dans l'intérêt de la morale et de la religion, exagérer les plaisirs de la vertu et les misères du vice. Platon le premier a ouvertement recommandé la fraude pieuse qui consiste à prêcher des doctrines fausses en elles-mêmes, mais favorables à la morale et à l'ordre social. Bien que dans les temps modernes la seule société de Jésus ait osé avouer formellement le même principe, il y a une tendance assez générale qui pousse la plupart des hommes à le mettre en pratique. Divers apologistes du christianisme ont prétendu que la religion chrétienne, fût-elle fautive, devrait encore être enseignée et propagée en raison de ses résultats bienfaisants.

III. — Influence des associations.

La croyance n'a pas son principe dans l'intelligence; néanmoins les associations intellectuelles confirment les tendances antérieures de la sensibilité, et contribuent à former nos croyances vraies comme nos croyances fausses. Lorsque l'esprit a souvent associé deux choses, l'habitude qu'il a prise de passer de l'une à l'autre compte désormais comme une source de croyance. Nous avons une tendance innée à accepter comme vrai tout ce qu'on nous dit, à moins qu'une tendance contraire ne vienne contre-balancer cet instinct de crédulité : la répétition fréquente de la même déclaration augmente encore notre disposition à l'admettre pour vraie. La force de l'habitude est un des principes essentiels des croyances humaines. Ce qui a été souvent affirmé, ce qui n'a jamais été contredit, ou qui ne

l'a été que rarement, a une influence toute-puissante sur la masse des hommes.

Ainsi, l'influence de l'éducation et des opinions régnantes est due en partie à une habitude intellectuelle dont on ne peut arrêter les progrès qu'en recourant à une habitude contraire. La même influence détermine nos façons de voir les choses. Il n'y a pas d'autres raisons que l'habitude contractée pendant longtemps pour expliquer qu'un homme répugne à admettre de nouvelles opinions, et cependant cette répugnance suffit pour rendre sa conversion impossible. On a remarqué que la doctrine de Harvey sur la circulation du sang n'a été admise par aucun médecin de plus de quarante ans. Parmi nos habitudes il faut compter nos croyances. La force des opinions préconçues est due en grande partie à ce qu'elles ont été longtemps acceptées.

CHAPITRE IV.

SOPHISMES DE CONFUSION.

Ces sophismes ne peuvent en général être présentés comme des violations directes de la méthode logique. Beaucoup d'entre eux dépendent d'une connaissance imparfaite des sujets en discussion. Un certain nombre doivent être regardés comme des pièges de langage (*idola fori* de Bacon). La discipline logique est efficace contre plusieurs de ces erreurs, et leur exposition détaillée peut avoir une certaine influence. Comme nous l'avons déjà remarqué, une détermination complète de ces sophismes est impossible; mais on peut citer un certain nombre d'espèces qui sont les plus fréquentes et les plus pernicieuses.

Sophismes de langage.

Termes ambigus et mal définis. — Les sophismes que les scolastiques appelaient sophismes d'*équivocation* sont des sophismes d'ambiguïté dans les mots. Le remède ici n'est autre que la définition exacte de tous les termes essentiels et la fidélité avec laquelle on maintient le sens une fois déterminé.

On reconnaît une science avancée à ce que les termes qu'elle emploie sont bien définis. Dans les sujets qui n'ont pas atteint encore de précision scientifique, nous devons nous attendre à un langage vague. Les mathématiques et la